

André RAYMOND, *Le Caire*. Fayard, Paris, 1993. 22,5 × 15,5 cm, 428 p.

Depuis les ouvrages de Clerget (1934)² et de Janet Abu Lughod (1971)³, le public occidental n'avait pas à sa disposition d'histoire générale de la ville du Caire de sa fondation à nos jours. Cette situation était d'autant plus paradoxale que les travaux sur cette ville sont très nombreux quelles que soient les époques considérées. André Raymond, avec son « Caire », non seulement nous offre un livre qui manquait, mais il le fait en outre en citant très généreusement les productions de la communauté scientifique. C'est donc une synthèse mise à jour qu'il nous propose.

Le plan de l'ouvrage est chronologique, ce qui semble le plus adéquat lorsqu'il s'agit de présenter le développement historique d'une ville sur plus d'un millénaire. André Raymond propose donc quatre parties :

– « Les fondations (642-1250) », traitant de la ville originelle de Fustât, des fondations éphémères que furent al-'Askar et al-Qaṭā'i', de la fondation fatimide Qāhira et du développement de la ville avec la création ayyoubide de la Citadelle ;

– la période mamelouke intitulée « Le Caire médiéval » (1250-1517) ;

– l'ottomane appelée « La ville traditionnelle (1517-1798) » ;

– pour terminer sur « Le Caire contemporain (1798-1992) ».

Pour ma part, les commentaires critiques que je ferai porteront surtout sur les deux premières parties, couvrant des périodes que je connais.

L'auteur commence donc son livre par la période de la fondation de Fustât après avoir rappelé les dissensions entre les gouvernants byzantins et les indigènes coptes (querelles religieuses, hégémonie du pouvoir grec avec son impôt mal ressenti...), ce qui, dans une certaine mesure, favorisa la conquête des musulmans. Et il décrit leur première installation : « Six à huit cents hectares au total, mais il s'agissait plus d'un conglomérat assez lâche de concessions tribales que d'un système urbain véritablement organisé ». Or, s'il n'y a pas de doute sur le fait que l'ensemble du territoire occupé ne peut avoir été une ville, avec le minimum de densité du bâti que cela suppose, en revanche, les citadins que furent les chefs des conquérants ne se contentèrent certainement pas d'un habitat en poil de chameau pendant de longs mois. Dans la première Fustât, le mode d'occupation du territoire était duel : sur l'ensemble du site, une occupation lâche, extensive, des tribus, chacune sur sa concession ; c'est ce que décrit André Raymond. Mais aussi, très rapidement, un premier centre urbain dont les concessions, attribuées à des individus, ont très vite abrité des demeures bâties, éventuellement avec étage. Cela sans compter les équipements collectifs, situés aussi dans ce premier « centre », mosquée, bain, forteresse que l'auteur décrit.

À l'occasion de changements politiques (la prise de pouvoir des 'Abbāsides en 750 et l'indépendance du gouverneur Ibn Ṭulūn en 868), le site fut l'objet de deux nouvelles fondations, al-'Askar et al-Qaṭā'i', prenant chaque fois place au nord du premier centre urbain. À cause du fiasco politique qu'eurent chaque fois à subir les dynasties en place, et peut-être pas parce qu'il

2. Marcel Clerget, *Le Caire, essai de géographie urbaine et d'histoire économique*, 2 vol., Le Caire, impr. Schindler, 1934.

3. Janet Abu-Lughod, *Cairo, 1001 years of the city victorious*, Princeton, Princeton University Press, 1971.

leur manquait tel ou tel attribut, ces nouvelles fondations ne devinrent pas des noyaux de développements futurs de la ville.

La fondation fatimide de Qāhira (969), au nord des sites précédents, allait en revanche avoir un bel avenir, car la dynastie fatimide dura deux siècles, ce qui donna le temps à ses dirigeants de confirmer leur assise matérielle. Mais il me semble que l'auteur anticipe un peu en écrivant que « tous les germes de l'évolution future du Caire apparurent dans les deux siècles qui s'écoulèrent entre l'arrivée des Fatimides d'Égypte (969) et la disparition de la dynastie (1171) ». Car ce n'est pas Qāhira seule qui est à l'origine du Caire, mais bien la totalité du tissu urbain qui se structurera après la fin du règne des Fatimides et qui comprend l'ensemble Qāhira-Citadelle-Fustāt, les quartiers entre ces trois pôles, celui au nord de Qāhira, Būlāq, et les quartiers à l'ouest du Ḥaliḡ, ce que, finalement, l'auteur confirme dans son chapitre sur la période ayyoubide (p. 110) : « Avec la série des "fondations" et la construction de la Citadelle de la Montagne, tous les éléments étaient donc en place et allaient finalement constituer "Le Caire" ».

En outre, André Raymond pense que c'est de cette période fatimide, et à cause de la concurrence déloyale que Qāhira faisait à Fustāt, que date le « déclin inéluctable » de cette partie de la ville. Or, Fustāt doit au contraire son apogée aux Fatimides qui surent attirer le grand commerce international vers l'Égypte et faire ainsi la prospérité de sa capitale économique. S'il y eut des crises – si terribles que certaines zones de cette cité en furent marquées, quelquefois inéluctablement –, la destruction définitive se limita aux quartiers les plus orientaux de Fustāt. Et, lors de la reprise, Fustāt en profita autant que Qāhira. D'ailleurs, l'auteur cite (p. 78) le passage du célèbre historien du début du ^{xv}^e siècle, Maqrizī, attestant de cette reprise, y compris dans ces quartiers sud, et considère avec raison (p. 80-82) que l'incendie provoqué à Fustāt en 1168 n'a pas été aussi destructeur pour la ville – qui avait donc repris après la crise – que ce qu'en ont dit les sources. Il remarque en outre (p. 82) que le mur construit par Saladin en 1171 devait bien englober une ville, sinon, pourquoi le bâtir ? De plus, l'aspect défensif de ce mur était accessoire puisque les ennemis du temps, les croisés, étaient « alors sur le déclin » (p. 97). Fustāt aura encore trois siècles et demi de prospérité grâce à ses fonctions commerciales et industrielles (p. 104-105) avant la grande crise, cette fois inéluctable, du tout début du ^{xv}^e siècle. Et là, ce n'est pas à cause de la rivalité de Qāhira qu'elle ne se redressera pas, mais en raison de la création du nouveau port fluvial du Caire, Būlāq, qui lui fera concurrence en assurant les fonctions jadis dévolues à Fustāt : point de rupture de charge du grand commerce international, entrepôt et commerce, comme l'écrit André Raymond, p. 188.

Pour cette période, à propos d'un des grands sultans bâtisseurs, al-Nāṣir b. Qalāwūn, il y a matière à débat. Ce sultan a mené au Caire une politique de développement urbain et a initié de grands travaux, notamment hydrauliques. Les projets sultaniens n'ayant pu, après la mort du souverain, être menés à bien à cause d'une série de crises imprévisibles, ces entreprises ont été taxées de démesurées, voire de mégalomaniaques. André Raymond, qui partage cette opinion, n'en soutient pas moins l'idée que l'aqueduc d'al-Nāṣir n'aurait pas pris eau au sud de Fustāt, mais aurait suivi le tracé que prit presque deux siècles plus tard l'aqueduc de Ḡūrī (note 11, p. 381 et note 2, p. 387-388). Veut-il dire qu'à cette date (le début du ^{xiv}^e siècle) le sud de la ville serait tellement ruiné qu'aucune entreprise d'envergure n'aurait pu y avoir lieu ? L'auteur cite pourtant (p. 136) des projets de travaux situés bien au-delà au sud (à Ḥulwān ou au Ribāt al-Āṭār, au sud du vieux

Caire). Et Maqrīzī, sur lequel s'appuie Creswell⁴ dans son étude sur le mur de Saladin, dit de façon explicite que l'aqueduc d'al-Nāṣir prenait appui sur cette muraille⁵ : « En l'année 712, le sultan [...] fit construire quatre machines élévatrices prenant eau sur le Nil et dont on transportait l'eau à la muraille, puis de la muraille à la citadelle. » Creswell est tout à fait clair lorsqu'il relate que, lors de leurs fouilles, Bahgat et Gabriel⁶ ont trouvé que le mur de Saladin servit de support aux piliers de l'aqueduc d'al-Nāṣir. La localisation de cet édifice à Fustāt ne fait donc aucun doute. Quant à l'aqueduc de Ġūrī, les sources⁷ en parlent aussi, précisant alors que la nouvelle construction se fit sur un nouveau site : « Le sultan fit démolir le vieil aqueduc qui était situé à Darb al-Ḥūlī, au Vieux-Caire, et commença à construire un aqueduc neuf : il réunit les ingénieurs qui choisirent que sa prise d'eau (son début) fut à Mawradat al-Ḥulafā', à proximité du Ġāmi' al-Ġadīd. »

Un plan chronologique (mais comment présenter la longue histoire de cette ville autrement ?) risque d'induire une vision linéaire et progressive de l'histoire, de faire voir la ville en termes de développement et de régression, en un mot, d'en proposer une perspective évolutionniste. Si Qāhira a été le lieu d'expression du pouvoir fatimide, elle n'est pas pour autant devenue le point de départ exclusif de la ville des siècles suivants. La complexité du fait urbain est mise en évidence par la diversité – diversité morphologique aussi bien que diversité de statuts – des quartiers créés qui, à eux tous, vont former Le Caire dont hériteront les Ottomans en 1517. C'est d'ailleurs cette diversité des différentes parties de la ville qui rend hasardeuse toute tentative de dénombrement des populations à partir du nombre donné d'un certain type d'édifice. Par ailleurs, cette splendeur de Qāhira ne va pas s'exprimer au détriment de la première fondation : bien au contraire, Fustāt trouvera son compte à la présence à sa porte d'une capitale politique lui laissant toutes les fonctions d'artisanat et de commerce.

Ces quelques points de détail nourrissent le débat entre chercheurs, signe de vitalité au sein du champ. Ceci ne doit pas masquer l'assentiment que suscite l'ouvrage d'André Raymond. Pour chaque période en particulier l'auteur dresse un état de la question. Ainsi, pour les premiers moments de la ville, il propose une synthèse des travaux des historiens et des archéologues. Pour l'époque fatimide, il présente non seulement les récits de voyage de pèlerins musulmans, mais il met aussi à la disposition du public français les travaux de Goitein⁸ sur les archives juives de la Guéniza. Grâce à ces lectures, l'auteur montre que « Fustāt était le centre principal d'une activité commerciale qui s'étendait à toute la Méditerranée et plus loin encore, Fustāt et non Alexandrie qui en dépendait entièrement du point de vue économique ».

4. *Muslim architecture of Egypt, II Ayyubids and early Bahrite Mamlūks. 1171-1326*, Oxford, 1960, p. 56.

5. *Ḥiṭaṭ* II, 230 : *fa anša'a al-malik al-Nāṣir Muḥammad b. Qalāwūn fī sanat iṭnatay 'ašara wa sab'ami'a arba'a siwāq 'alā baḥr al-Nīl tanqīlu l-mā' ilā l-sūr jumma min al-sūr ilā l-qala'a.*

6. Aly Bahgat Bey, Albert Gabriel, *Fouilles d'al-Foustāt*, Paris, de Boccard, 1921.

7. *Badā'i' al-zuhūr fī waqā'i' al-duhūr*, éd. M. Mostafa, Le Caire, 1960, T. IV, p. 110 : « (...)

al-sultān abtala al-mağrā al-qadīma allatī kānat 'inda Darb al-Ḥūlī bi Miṣr al-'Atīqa wa šara'a fī binā' mağrā ġadīda fa ġama'a al-muhandisīn fa-ḥtārū an yakūna muḥtada'uhā min 'indī Mawradat al-Ḥulafā' bi qurb min al-Ġāmi' al-Ġadīd. »

8. Et notamment les cinq volumes de *A Mediterranean society* : I *Economic foundations*, 1967 ; II *The Community*, 1971 ; III *The family*, 1978 ; IV *Daily life*, 1983 ; V *The individual*, 1988, University of California Press.

D'une manière générale, André Raymond ne se contente pas de broser un tableau de la ville, mais il considère toujours l'arrière-plan historique : ainsi, pour l'époque fatimide, l'auteur souligne la tolérance des califes chiites à l'égard des communautés non musulmanes qui purent exercer librement un commerce à l'échelle du monde connu, ceci apportant une prospérité inouïe à l'Égypte et à sa capitale économique, Fustât. Il rend compte aussi de la diversité sociale et, du coup, architecturale du peuplement de la ville. Pour l'époque ayyoubide, il met en relief le retour de l'Égypte au sunnisme lors de la prise de pouvoir des Ayyoubides qui allait donner au Caire la place de capitale intellectuelle et religieuse qu'elle eut ensuite dans le monde musulman. Pour cette période, l'auteur analyse les développements de la capitale, avec, notamment, la construction de la Citadelle et de la muraille englobant tout à la fois Qāhira et Fustât, travaux « d'urbanisme » structurant la ville à venir. L'arrière-plan historique n'est pas négligé non plus pour la période mamelouke où l'auteur met en relief les périodes de prospérité où la ville se développe, soit dans le périmètre déjà urbanisé, soit par la création de nouveaux quartiers au nord et à l'ouest, au sud de Qāhira, soit par la continuation des travaux dans la Citadelle ; ainsi que les périodes de crise avec la peste noire de 1348 et les innombrables retours de l'épidémie tout au long du XV^e siècle. Ces crises de la fin de la dynastie n'empêchent pas une reprise du Caire, qui ne s'étend plus désormais au sud au-delà de la mosquée d'Ibn Tūlūn – Fustât est à cette date définitivement en ruine –, reprise orchestrée par les grands sultans bâtisseurs (Qāytbāy, Ġūrī). Cette ville s'organise selon un modèle nouveau où les zones urbaines « se différencient selon leurs fonctions annonçant l'organisation de la ville “traditionnelle” ». Jean-Claude Garcin avait donné une explication⁹ à ce phénomène : « Parce que peu à peu, au cours des temps médiévaux, la vie en ville a été davantage mise en conformité avec ce qui a paru être les valeurs de l'islam et les nécessités d'un minimum d'organisation urbaine dans les temps difficiles, un type de ville est apparu, (...) qui est devenue pour nous “la ville musulmane traditionnelle”. »

C'est cette « ville traditionnelle » qu'André Raymond présente ensuite en prenant en compte les acteurs sociaux, qui appartiennent soit à la « caste¹⁰ dominante », monopolisant les fonctions gouvernementales, soit aux '*ulamā*' (savants), assurant les fonctions religieuses, judiciaires et d'enseignement, soit à la population locale, la seule économiquement active. La première, constituée de mamelouks et janissaires « opérait une ponction considérable sur les revenus du pays » et, grâce à ces revenus, certains constituèrent des fondations pieuses sur tout le territoire urbain. Les '*ulamā*',

9. Dans « Toponymie et topographie urbaines médiévales à Fustât et au Caire », *JESHO* XXVII, Leyde, 1984.

10. Est-il vraiment justifié d'employer le terme de caste pour le monde ottoman ? Certes, il n'est pas possible de faire partie du groupe social de l'aristocratie militaire si l'on est né dans un milieu de '*ulamā*' ou *a fortiori* dans celui des *ra'iyya*, mais le terme de caste ne relève-t-il pas d'une organisation sociale plus exclusive, notamment en exigeant une stricte endogamie ? Or André Raymond dresse un portrait assez peu cloisonné des relations entre les

différents groupes sociaux du Caire : « Il était donc bien difficile de distinguer les militaires de la population indigène au milieu de laquelle ils travaillaient et résidaient, d'autant qu'ils avaient souvent fondé des familles avec des filles indigènes. La caste dominante ne formait donc pas un monde totalement clos et les liaisons s'établissaient à différents niveaux avec la population sujette. » (p. 216-217). En revanche, le terme de « bourgeoisie » qu'emploie l'auteur ne me paraît pas choquant dans la mesure où la stratification du groupe des « sujets » est d'ordre économique.

égyptiens eux-mêmes, étaient des intermédiaires entre les membres de l'élite dirigeante et le peuple. Dans ce dernier groupe, les individus pouvaient avoir des niveaux de fortune très variés (avec un rapport de 1 à 60 000 entre un petit marchand de légumes et un grand négociant en café). La société est donc à la fois compartimentée en corps et hiérarchisée économiquement. La considérable prospérité de certains, due au développement du grand négoce profitant désormais de l'immensité du nouvel empire, eut des répercussions sur le développement urbain. Tous les quartiers du Caire se densifièrent (hormis Qāhira, déjà saturée et Fuṣṭāṭ, désormais totalement et définitivement en ruines). Ce développement est dû aux élites qui se préoccupèrent de régler les grands problèmes urbains (déplacement des industries polluantes loin du centre, entretien de la voirie...) et d'assurer l'ordre (établi par les janissaires). André Raymond décrit aussi les pratiques urbaines pittoresques ou morbides et l'on assiste à la procession du *muhtasib* dans son drôle de costume, aux châtiments infligés aux commerçants contrevenants, aux conflits entre les émirs et à la violence quotidienne dans la ville qui, malgré tout, offrait à ses habitants « une tranquillité que pourraient envier la plupart des grandes villes de notre temps ». Grâce à son texte, nous assistons aux travaux des allumeurs de lampes, des âniers assurant le transport des biens et des gens, des porteurs d'eau alimentant maisons privées et fontaines publiques. Si les élites jouent leur rôle d'édiles, ce sont les différentes communautés (professionnelles – les corporations –, nationales – Maghrébins, Turcs, Syriens –, religieuses – chrétiens, juifs –...) qui, en l'absence d'administration urbaine, gèrent la ville par l'encadrement hiérarchisé qu'elles assurent de la population cairote. Et c'est le *waqf* qui permet de grands projets urbains et offre l'opportunité de « remodeler ou organiser des quartiers entiers ».

Le modèle urbain auquel l'auteur se réfère ici – mais je ne suis pas sûre que, hormis des variations de détail, ce soit vraiment un fait nouveau pour Qāhira – est celui d'une ville divisée en deux secteurs, une zone publique et une zone privée. Le premier secteur, avec des activités économiques situées majoritairement, comme les institutions religieuses, le long de la Qaṣaba et dans le centre de Qāhira, offre un réseau de rues ouvert et rectiligne. Le second, avec les zones résidentielles situées à la périphérie, est un réseau d'impasses arborescentes. Dans les deux secteurs, la centralité est signe d'importance : le grand négoce international, commerce des épices et du café, est le plus central, de même que les personnages les plus importants habitent plus près du centre. Dans ce cadre, l'auteur décrit des souks et des boutiques ainsi que divers types de demeures, des résidences aristocratiques – le plus souvent à cour centrale, construites en hauteur (à cause de la densité du bâti et de la cherté du terrain), avec division de l'espace intérieur en parties publiques (de réception) et parties privées (familiales). Ce modèle architectural est repris, de façon plus modeste, dans les « maisons moyennes », selon le terme de Nelly Hanna, qui sont situées à la périphérie de Qāhira. Deux autres types sont le *rab'*, habitat locatif collectif destiné aux classes moyennes et le *hawṣ*, l'habitat des pauvres, situé à la périphérie de la ville : « grandes cours ou enceintes pleines de cahutes (...) où logent une foule de gens (...), leurs bestiaux (...) ». De cette variété, André Raymond tire comme conséquence qu'il n'y a pas d'habitat « islamique » unique et que la cellule familiale n'était pas aussi repliée sur elle-même qu'on l'a dit (quand plusieurs familles se partageaient une maison moyenne ou lorsque l'on s'entassait dans un *hawṣ*).

L'histoire du Caire contemporain commence par l'occupation des Français de Bonaparte, en 1798. Une de leurs premières mesures fut de découper Le Caire en huit sections administratives et fiscales à l'intérieur desquelles ils conservèrent les *hāra*-s ottomanes et leurs *ṣayh*-s, chargés de la levée

de l'impôt et de diverses tâches administratives et policières. De même, ils s'appuyèrent sur les corporations pour assurer le maintien de l'ordre, ce qui semble avoir été leur préoccupation essentielle, et leur but principal dans la conduite des affaires urbaines. Ainsi, les Caireotes durent-ils démolir les portes des quartiers susceptibles d'arrêter la marche des troupes lors d'éventuelles émeutes. Les émeutes eurent lieu et la répression consista à détruire des parties de la ville, en particulier pendant la révolte de 1798, durant laquelle les insurgés tenaient la mosquée d'al-Azhar et ses environs et où les Français bombardèrent le quartier et saccagèrent la mosquée. D'autres destructions suivirent : à l'Azbakiyya en réponse à la révolte de 1800 ; à la citadelle, de façon préventive. Et quelques aménagements d'intérêt stratégique furent faits comme celui de la route de l'Azbakiyya à Būlāq.

Le règne de Muḥammad 'Alī, « sous la férule de qui l'Égypte bascula dans la modernité », contribua plus à développer Alexandrie, qui devint la ville cosmopolite que l'on sait, qu'à faire évoluer Le Caire. En 1845, on dressa un plan (le *tanẓīm*) et le conseil du Tanzim proposa des grands projets (la percée du Muskī à al-Azhar, rue Sikka l-Gedida, et la percée de l'Azbakiyya à la Citadelle, rue Muḥammad 'Alī). Le pacha s'installa à la Citadelle, dans laquelle il fit de grands travaux, notamment la construction de sa grande mosquée de style stambouliote. Mais ce fut seulement à partir du règne d'Ismā'īl (1863-1879) que Le Caire subit une expansion notable et fut l'objet d'un projet global de développement. Ces projets furent conçus par Ismā'īl dans une période où l'ouverture du canal de Suez (1869) et le « boom » du coton conféraient à l'Égypte des ressources sans précédent et où « l'agrandissement et l'embellissement du Caire devaient constituer le symbole et la vitrine du progrès de l'Égypte ». Il ne s'agit pas de moderniser Le Caire ancien, bien qu'un certain nombre de projets de percées intégratrices du tissu urbain ancien aient été dessinés (mais jamais réalisés) par le ministre des Travaux Publics, 'Alī Pacha Mubārak. Mais plutôt de plaquer une ville « européenne » – le quartier Ismā'īliyya – à son ouest et de développer les faubourgs nord.

Durant la période coloniale (1882-1936), Le Caire connut sa première grande croissance démographique. La population du Caire passa de 374 000 habitants en 1882 à 1 312 000 en 1937. L'effort de construction suivit cet essor de la population avec le développement des quartiers ouest, non encore saturés. La surface bâtie du Caire passa d'un peu plus de 1 000 ha en 1882 à 16 331 ha en 1937. La création d'un tramway, la construction de trois ponts sur le Nil entre 1902 et 1907, puis de deux autres les années suivantes, l'éclairage des rues à partir de 1905, l'adduction d'eau, l'installation d'égouts à partir de 1915, se firent dans la « ville européenne », laissant la « ville indigène » quasiment sans équipements, creusant ainsi l'écart entre ville nouvelle et ville ancienne. À partir de 1900, la zone située entre l'Azbakiyya et le Nil se couvrit d'immeubles commerciaux et financiers : le centre commercial de la ville s'installait là. Bon nombre de ministères furent construits entre la rue Qaṣr al-'Aynī et le Nil ; au nord, les quartiers de Faḡḡāla et de Tawfiqiyya amorcèrent leur développement ainsi que Garden City, le long du Nil et que la partie nord de l'île (Zamālek) et Rōda. Enfin eut lieu un début d'occupation sur la rive gauche, entre Gīza et Imbāba. La dernière grande création de l'époque fut Héliopolis, situé sur un site désertique, au nord du Caire, par le baron Empain.

La colonisation a accentué le bipartisme entre la ville traditionnelle à l'ouest et la ville moderne à l'est jusqu'à faire du Caire une ville double où les équipements sont réservés à la ville des colons, où, jusque dans l'architecture, on assiste à une diffusion des modèles occidentaux. La ville des « indigènes » n'est plus entretenue et, compte tenu de la pression démographique, se dégrade.

Les Égyptiens les plus riches en partent, entraînant avec eux les activités économiques qui se déplacent vers le nord et vers l'ouest, à Šubrā et Būlāq. Toute la région nord entre ces quartiers industriels et Héliopolis, résidentielle, se peuple rapidement.

À ce stade du livre d'André Raymond, on observe un fait curieux : l'auteur, qui avait jusque-là observé un plan rigoureusement chronologique, traite la période nassérienne (1952-1970), en cours de chapitre, choisissant ici une organisation thématique. C'est donc à propos des « cauchemars de la croissance » et des tentatives de solution apportées par chaque gouvernement, que l'auteur décrit la création de Madinat Našr, entre le Caire et Héliopolis, les grands axes routiers périurbains, les ponts construits pendant la période socialiste. Le dernier demi-siècle de la longue histoire du Caire est en effet présenté comme une série de problèmes à résoudre ¹¹, le plus dramatique étant celui de la surpopulation avec son cortège de conséquences fâcheuses : une densité impressionnante dans certains quartiers (2 280 habitants à l'hectare dans le N-E de Qāhira), 8 900 ha de terres agricoles bétonnées, les cimetières habités... L'État a élaboré des plans, mais, quels qu'ils aient été, l'expansion du Caire échappe en grande partie aux décideurs, on le voit notamment avec le développement considérable de l'habitat spontané qui ne respecte pas les normes en se développant sur les terres agricoles et qui a assuré néanmoins 82 % de la production des logements en Égypte entre 1976 et 1982. « Ce ne sont ni des bidonvilles, ni des habitats précaires, mais (...) un habitat excentré, mal construit, souvent exigü et toujours mal équipé ». Les dernières solutions envisagées pour répondre à ces problèmes ont été la fondation de cités-satellites et de villes nouvelles, à l'extérieur du Caire, sur des terres désertiques, ainsi que la création de *new settlements* (il s'agit de lotissements équipés – adduction d'eau, électricité, voirie... – mais non construits, les acheteurs devant bâtir eux-mêmes sur le lot acquis). D'énormes efforts ont été faits pour améliorer le trafic (nouveaux ponts sur le Nil, route périphérique – le *Ring Road* – un métro offrant une première ligne nord-sud). Et un colossal collecteur d'égouts devrait être achevé en 1995. Finalement, malgré la présentation de la ville contemporaine comme une ville « dont les problèmes ne sont guère différents de ceux des métropoles du Tiers-Monde », l'impression d'ensemble est plutôt optimiste : les prévisions des démographes sont à revoir très nettement à la baisse et l'effort d'équipement apporte peu à peu des solutions.

Ce livre, qui témoigne d'une connaissance exhaustive et impressionnante de la bibliographie, offre en outre une série de cartes avec lesquelles l'auteur nous a rendus familiers tout au long de son œuvre. Déjà une autre synthèse, *Les grandes villes arabes à l'époque ottomane* ¹², couvrait toute l'aire culturelle pour une époque donnée. Après ce travail, André Raymond propose, cette fois, une synthèse sur la longue durée, s'attachant à celle des villes qu'il connaît le mieux comme le montre son abondante production commencée avec *Artisans et commerçants au Caire au XVIII^e siècle* ¹³, et, peut-être, celle à laquelle il est le plus attaché.

Sylvie DENOIX

(CNRS, IREMAM, Aix-en-Provence)

11. Comme si l'historien, lorsqu'il est aussi témoin, ne pouvait plus avoir de distance critique. Après tout, les pestes et famines du XIV^e siècle

n'étaient-elles pas bien plus terribles que la surpopulation du XX^e siècle ?

12. Sindbad, Paris, 1985.

13. Damas, 2 vol., 1974.